

NGANANG, Patrice, *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2001, 297 pp.

Patrice Nganang est né à Yaoundé, la capitale camerounaise, en 1970. Il a publié en 1995 un recueil de poèmes, *Elobi*, aux éditions Saint-Germain-des-Prés ; un roman, *La promesse des fleurs*, en 1997, aux éditions L'Harmattan, et un essai sur les dramaturges Bertold Brecht et Wole Soyinka. *Temps de chien* est donc son deuxième roman.

L'ouvrage est découpé en deux livres respectivement intitulés "Aboiements" et "Rue mouvementée", chaque livre est composé de deux chapitres subdivisés en sous chapitres. Le titre de chaque livre annonce sa trame narrative. Écrit à la première personne, le roman a la particularité d'avoir comme narrateur un chien, Mboujak, chien humaniste et scientifique qui raconte ce qui se passe autour de lui depuis son poste d'observation des comportements humains :

Oui, tous les jours, j'observe les hommes, je les observe, je les observe et je les observe encore. Je regarde, j'écoute, je tapote, je hume, je croque, je rehume, je goûte, je guette, je prends bref, je thèse, j'antithèse, je synthèse, je prothèse leur quotidien, bref encore : j'ouvre tous mes sens sur leurs cours et leurs rues et j'appelle leur univers dans mon esprit. Je regarde et j'aimerais bien comprendre comment ils font. Comment ils font quoi ? Comment ils font pour être comme ils sont. (35-36)

La trame narrative se déroule dans les sous quartiers peuplés et miséreux de Yaoundé, la capitale camerounaise et principalement à Madagascar où le maître de Mboujak, Massa Yo tient un bar, "Le client est roi". Elle reflète la crise qui sévit au Cameroun dans les années 80-90, une crise économique et politique qui secoue profondément la société. Le titre du roman fait d'ailleurs allusion d'une part à cette crise dans sa signification d'époque désagréable et d'autre part au narrateur. Pour une fois c'est le tour du chien qui devient à cet effet maître de la parole, cette parole auparavant dominée exclusivement par l'homme, cette parole qui devient rumeur qui enfle dans la rue, cette parole qui se fait révolte finalement, révolte annoncée aussi par le titre du second livre.

Notre Mboujak, qui se définit comme chercheur, se propose d'analyser les comportements des hommes de son entourage. Des hommes vaincus par leur lâcheté, leurs convoitises et leurs jacassements. Ce qui amène le scientifique Mboujak à se demander *où est l'homme* (35), car dans sa quête de la vérité il se rend compte que l'homme perd son humanité dès qu'il a faim. En effet la crise économique frappe tous les personnages et la faim tarabuste les estomacs. Ici, le Massa Yo, victime de la

compression des services publics ; là, le Docta, ingénieur sans travail et, à côté, plusieurs autres au chômage. Ces hommes, victimes donc de leur oisiveté se dédient à se détruire dans les bars avec le suicidaire jobajo et à des élucubrations improductives qui ne sont que rumeurs.

Et quelle est la place de la femme dans ce contexte ? Du point de vue des personnages masculins, elle n'est perçue que comme objet de satisfaction de désir, leur chose dont ils croient disposer pour leur bon vouloir. En plus de la misogynie et du machisme dont ils font montre, certains d'entre eux comme le Docta, l'intellectuel du sous quartier, profitent effrontément de leurs biens et vivent à leurs frais comme de vulgaires parasites. Le Docta ne s'en cache pas d'ailleurs et déclare indignement quand on l'interpelle sur ses amours tous azimuts sans distinction d'âge, de physique : *Pour moi, ni la longueur, ni la largeur, ni la profondeur ne compte... Si tu veux, la seule largeur, la seule longueur, la seule profondeur qui compte pour moi, est celle du portefeuille (75).*

D'un autre point de vue, on perçoit la femme mère à l'exemple de Mama Mado qui se voue à l'éducation et au bien être de sa petite famille composée de son mari et de son fils Soumi en vendant des beignets. Mais aussi l'épouse blessée par l'infidélité publique de son mari et qui quitte courageusement et dignement le domicile conjugal. On retrouve encore la femme respectée, puissante et sûre d'elle en la personne de Mini Minor. On la rencontre encore une fois en la vendeuse d'orange, de cacahouètes ; les personnages féminins qui peuplent le roman font preuve de beaucoup plus de dignité et d'abnégation devant la difficile situation pour nourrir leur famille que les hommes oisifs qui passent leur temps à jouer au ludo.

Un autre des thèmes majeurs de Temps de chien est la répression politique. L'autorité fait preuve d'un abus de pouvoir caractéristique des états africains. Le peuple terrorisé, n'arrive qu'à prononcer cette phrase lapidaire : *Le Cameroun, c'est le Cameroun (190)*. Cette phrase, tel un leitmotiv, revient tout au long du texte. Elle démontre non seulement le conformisme, mieux la lâcheté des hommes devant leur manque de liberté mais aussi leur fatalisme. C'est cette phrase dite à haute voix au passage du redouté commissaire de police, Étienne, qui vaut au jeune et espiègle Takou d'être abattu froidement comme un chien. Le commissaire voyant en l'enfant qu'il est un opposant en puissance.

Mais cette fois-ci c'en était trop, Ils avaient dépassé les limites du supportable. Le sous-quartier de Madagascar se leva comme un seul homme et organisa une marche

spontanée avec le cadavre de l'enfant porté par son père sur un pousse-pousse. Mais la réaction de l'autorité ne se fait pas attendre. En effet très rapidement la police intervient et disperse violemment les marcheurs. Mais le pouvoir n'est pas le seul à faire les frais d'une critique aussi acerbe. Les opposants ne sont pas épargnés par l'ironie du narrateur qui met à nu leur idéalisme utopique et leurs stratégies déficientes pour exiger la liberté politique.

Écrit avec un style ironique dans un métissage de français, anglais, franglais, et bamiléké, *Temps de chien* est d'une lecture très agréable qui nous plonge au cœur des problèmes contemporains du Cameroun et, par delà, de toute l'Afrique en proie aux mutations.

Jeanne Rolande DACOUGNA
Universidad de Cádiz

PINEAU, Gisèle, *Chair Piment*, Paris, Mercure de France, 2002, 374 pp.

Chair Piment est le cinquième roman de la Guadeloupéenne Gisèle Pineau. Cette infirmière en psychiatrie fait partie de la troisième génération d'écrivaines antillaises, aux côtés des martiniquaises Suzanne Pinalie Dracius et Ina Césaire.

L'auteure a toujours tenté de *dire, fouiller, raconter encore et encore l'existence de ces femmes noires déchirées par les hommes, trompées, violées, debout malgré tout*¹ :

[...] Ces femmes existent. [...] Elles pensent chaque jour les plaies qu'ont laissées l'esclavage et les traumatismes de la traite des nègres. [...] Femmes toujours prêtes à couvrir la faute du mâle, à pardonner les outrages, à accepter les coups et insultes. Femmes prenant l'homme comme un grand enfant, répondant à tous ses caprices, acceptant tous ses abus. Femmes à l'église priant pour le salut des bourreaux. Ou femmes sorcières hélant les esprits mauvais pour faire chavirer les destins... Elles ont toutes une souffrance en elles.²

Le roman présente une image revue et réactualisée de la femme. La protagoniste est le modèle de la femme moderne : une femme qui se prend en main, qui fait ses choix, qui va à l'encontre de ses propres fantômes pour se réconcilier avec elle-même, une personne à part entière. Il est important de remarquer que dans la littérature caribéenne la femme a été représentée comme "poto mitan" de la société

¹ Pineau, Gisèle (1995) "Écrire en tant que Noire" in *Penser la Créolité*, Paris, Karthala, p. 293.

² *Ibid.*